

POUR L'UNITÉ



Homélie
Messe du Corps et du Sang
du Seigneur
158^e nuit de prière
Samedi 1^{er} juin 2024
en l'église Saint-Sulpice
Pour la conversion du monde

Textes : Ex 24,3-8; Ps 115; He 9,11-15; Mc 14,12...26

La veille de sa passion, lors d'un repas solennel, le repas pascal, le repas qui évoque la libération d'Égypte, la libération de la servitude, Jésus a fait un geste original : il a pris du pain et l'a présenté comme son corps, il a pris du vin et l'a présenté comme son sang, et il a donné à ses disciples cette nourriture et cette boisson pour qu'ils les consomment. Ce geste a une valeur testamentaire : non seulement parce que nous sommes à la veille de la Passion et que c'est donc le dernier repas de Jésus, mais parce que Jésus présente lui-même son corps et son sang comme deux réalités séparées, séparées comme le pain et le vin, annonçant ainsi sa mort. Jésus fait de sa mort un acte libre : en réalité, Jésus donne sa vie. En donnant le pain et le vin à ses disciples, il leur propose non seulement de communier à lui, mais de communier au don de sa vie, autrement dit à sa mort.

Avec Jésus, la mort n'est cependant jamais seule. Elle est toujours associée à la résurrection. Jésus à diverses reprises a annoncé sa passion, et jamais il ne l'a séparée de sa résurrection le troisième jour. Ici aussi la résurrection est évoquée : « je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu ». C'est une image de la résurrection.

Quand il présente le vin comme son sang, Jésus emploie une expression singulière : « le sang de l'alliance ». Cette expression est reprise à l'Exode, dans un épisode qui nous a été rapporté dans la première lecture : il s'agit de la conclusion de l'alliance au Sinaï. Quand Dieu rencontre Israël au Sinaï, c'est pour lui proposer une alliance. Une alliance attirante puisqu'elle fera de lui le peuple particulier de Dieu, un royaume de prêtres, une nation sainte. Une alliance attirante parce qu'elle en fera son partenaire privilégié, quasiment son égal. Et Israël va s'engager sans attendre à l'égard de Dieu : « tout ce que le Seigneur a dit, nous le ferons ». Nous avons entendu cette phrase dans la



première lecture, mais la première fois qu'Israël s'est exprimé ainsi, Dieu n'avait encore rien révélé de ce qu'il attendait d'Israël. C'était de la part d'Israël comme un chèque en blanc. Il est vrai qu'Israël avait été témoin de tout ce que Dieu avait pour lui, comment il l'avait délivré de l'Égypte, comment il l'avait conduit jusqu'à cette montagne de la rencontre. Comme sur les ailes d'un aigle...

Ce qu'il s'agira de faire, les commandements vont l'indiquer. Les commandements sont ce que Dieu demande à Israël pour être son allié. Non pas une nouvelle situation de contrainte, comme en Égypte. Bien au contraire, car ainsi commence le Décalogue : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'a délivré de la terre de servitude », autrement dit « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'a libéré ». Et Dieu qui a libéré, n'a de cesse que de développer cette liberté nouvelle et les commandements sont autant de voies, de chemins, pour développer cette liberté. Parmi ces commandements, le Décalogue a une place singulière. Quand Moïse rapporte les commandements de Dieu, il distingue les paroles de Dieu des autres ordonnances, ces dix paroles qui forment le décalogue, qui font d'Israël le partenaire privilégié de Dieu, son fils premier-né.

Nous sommes donc à la conclusion de l'alliance. Le peuple d'Israël reprend les paroles qu'il avait déjà dites à Dieu, cette fois-ci en connaissance de cause : « tout ce que le Seigneur a dit, nous le ferons ». Désormais l'alliance a un contenu, une forme concrète, les commandements. Et elle s'appuie sur une expérience : le peuple d'Israël a fait l'expérience de Dieu, il a vu Dieu sur la montagne. La montagne brûlait comme un feu.

Israël s'engage donc dans l'alliance avec Dieu. L'alliance est scellée par un échange de paroles, celle de Dieu « toutes les paroles du Seigneur et toutes ses ordonnances » et celle d'Israël qui lui répond : « toutes ces paroles que le Seigneur a dites, nous les mettrons en pratique ». Comme dans un mariage : ce qui fait un mariage, c'est le consentement des époux. Israël ne se considère pas simplement comme le fils premier-né, mais comme l'épouse de Dieu. Les prophètes l'aideront à découvrir à quelle intimité l'alliance avait Dieu l'entraîne.

Il va y avoir aussi des sacrifices. La parole est accompagnée d'un geste significatif : des taureaux sont offerts, dont une partie du sang est répandue sur l'autel, c'est-à-dire vers Dieu, tandis que l'autre partie est répandue sur le peuple. Le but est de signifier ou de visualiser le lien que l'alliance crée entre Dieu et le peuple : un lien de sang, autrement dit un lien vital, car le sang c'est la vie. Un lien de famille aussi, comme on dit des membres d'une même famille qu'ils sont de la même chair et du même sang. Israël va consommer les sacrifices. Voilà ce produit l'alliance. Dieu en s'unissant un peuple, le considère comme son bien propre, sa famille, ce qui lui est le plus cher, dont il n'hésitera pas à prendre la défense, pour lequel il n'hésitera pas à exposer sa vie.



C'est ce que fait Jésus, reprenant cette expression : « le sang de l'alliance ». Comme autrefois, il y a des paroles, c'est-à-dire des commandements : « faites ceci en mémoire de moi », même si saint Marc ne reprend pas cette injonction de Jésus. Mais nous savons par saint Paul et saint Luc que Jésus a demandé à ses disciples de faire ses dernières paroles et de ses derniers gestes son mémorial. Ou encore : « aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ». Il y a des paroles et il y a un sacrifice : la mort de Jésus en Croix, que Jésus anticipe en donnant son corps et son sang, car sa vie nul ne la lui prend, c'est lui qui la donne.

C'est comme prêtre que Jésus agit, et même comme grand prêtre comme nous l'a rappelé la deuxième lecture, tirée de l'épître aux Hébreux. Nous parlons de Jésus comme le Messie, ce que nous comprenons comme le Roi, et la liberté de Jésus est royale en cet instant, comme elle l'est tout au long de sa Passion ; comme elle l'a été tout au long de sa vie. Mais Jésus est aussi prêtre, c'est-à-dire quelqu'un qui s'approche de Dieu et qui offre à Dieu un sacrifice, pour lui-même et pour le peuple qu'il représente. Un prêtre offre quelque chose qui lui appartient, mais qui habituellement lui demeure extérieur, comme une représentation de lui-même, de sa propre vie. Jésus s'est offert lui-même et a transformé radicalement le sacerdoce, puisqu'il a uni dans un même élan celui qui offre et ce qui est offert. Le Christ s'est offert pour notre salut, purifiant ainsi nos consciences, scellant une alliance nouvelle et une alliance éternelle, car la mort ne l'a pas retenu en son pouvoir. Le Christ est apparu vivant le troisième jour, en lui la vie de Dieu est apparue plus puissante que la mort.

Tout de même, il y a un manque dans l'évangile que nous avons entendu, un manque qui ne permet pas de comprendre tout le sens de l'initiative de Jésus. On parle des préparatifs du repas et du repas qui se résume dans l'évangile à la consommation du pain et du vin. Mais il y manque une scène intermédiaire. Les préparatifs nous y introduisent : Jésus est interrogé par ses disciples sur l'endroit où ils pourront préparer la Pâque, et Jésus leur indique de manière un peu sibylline l'endroit qu'il a prévu. Manifestement il a tout préparé, il maîtrise la situation tandis que ses disciples apparaissent ignorants de ce qu'il a prévu, purs exécutants. C'est que les autorités sacerdotales sont aux trousses de Jésus et que ce repas est suffisamment important pour lui, pour qu'il prenne ses précautions afin de ne pas être arrêté avant de l'avoir consommé. Même à ses disciples, il l'a caché. Pourquoi ? Parce qu'il sait leur fragilité, parce qu'il se doute aussi de ce qu'il y a dans leur cœur, la possibilité de le trahir.

La scène qui manque, c'est l'annonce par Jésus de la trahison de l'un d'eux. Je dis bien la trahison de l'un d'eux, je ne précise pas Judas car Jésus dans saint Marc ne le nomme pas, préférant dire : « l'un de vous me livrera, un qui mange avec moi ». Et tandis que ses disciples le pressent d'être plus clair, Jésus répond : « c'est l'un des douze, qui plonge avec moi la main dans le même plat ». Pourquoi Jésus fait-il cela ?



Peux-tu être pour donner plus de liberté à celui qui s'est déjà entendu avec les grands prêtres, parce qu'à ce moment-là il lui est encore possible de faire marche arrière, un retournement qui lui éviterait de porter une culpabilité dévastatrice.

Peut-être aussi parce que ça permet à tous de s'interroger : « serait-ce moi ? », chacun des disciples découvrant qu'il a cette possibilité de livrer Jésus, et que le sang que Jésus va verser est aussi bien pour le purifier de ses péchés, que pour le préserver de la tentation.

Mais c'est aussi, et surtout peut-être, pour souligner la communion : un qui mange avec moi, l'un de vous que j'ai choisis et qui partage ma vie. Jésus insiste paradoxalement sur la communion avec lui, au moment où celle-ci va être trahie. Il montre à quel point nos communions sont fragiles, voire factices, qu'elles peuvent si facilement s'accommoder de trahisons. Il faut toujours nous interroger quand nous venons communier parce qu'il y a des communions qui n'en sont pas, des communions qui, comme dit saint Paul, nous condamnent.

Ainsi, en proposant son corps et son sang, après avoir dévoilé la trahison qui mènera à sa mort, Jésus propose en quelque sorte une nouvelle communion, une communion qui part de sa mort : là où la communion a été trahie, entraînant la mort, la mort est désormais le point de départ d'une nouvelle communion. C'est à sa mort que Jésus demande de communier. Que signifie communier à sa mort ? C'est communier au don que Jésus fait de sa vie, c'est tâcher de l'imiter dans notre vie à nous, c'est communier aux « sentiments qui l'habitent » : Jésus est le fils de Dieu et il vit en permanence comme fils tourné vers le Père. Dans une prière déchirante, la prière de Gethsémani, il laissera apparaître son cœur de fils : « Abba, que ta volonté soit faite et non la mienne ». Communier à Jésus, communier à la mort de Jésus, c'est vivre en fils chacun des instants de notre vie, privilégiant la volonté du Père sur la nôtre, aujourd'hui jusqu'à l'heure de notre mort.

Que le Seigneur nous donne, en nous approchant du sacrement de sa présence, du sacrement de sa Passion, du sacrement du don de sa vie, de savoir reconnaître nos fragilités, nos défaillances, nos péchés pour accueillir en nous la puissance de son pardon et de sa vie.

Mgr Michel GUEGUEN
Vicaire général
Archidiocèse de Paris

